

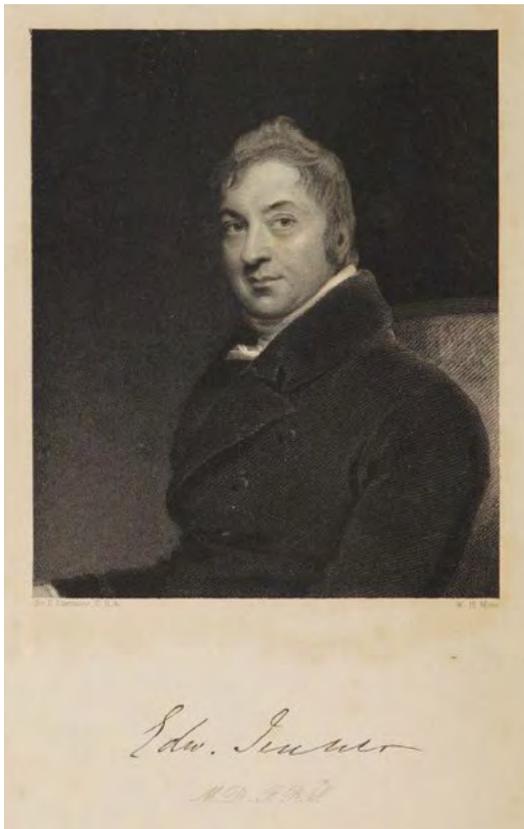
« On dit doucement dans l'Europe chrétienne que les Anglais sont des fous et des enragés, des fous, parce qu'ils donnent la petite vérole à leurs enfants pour les empêcher de l'avoir, des enragés, parce qu'ils communiquent de gaieté de cœur à ces enfants une maladie certaine et affreuse dans la vue de prévenir un mal incertain ; les Anglais de leur côté disent que les autres Européens sont des lâches et des dénaturés, ils sont lâches en ce qu'ils craignent de faire un peu de mal à leurs enfants, dénaturés, en ce qu'ils les exposent à mourir un jour de la petite vérole ; pour juger qui a raison dans cette dispute, voici l'histoire de cette fameuse insertion dont on parle hors l'Angleterre avec tant d'effroi... ».

Lettres philosophiques (11^{ème} lettre sur l'insertion de la petite vérole) par Voltaire, Amsterdam, 1734.

Les aventuriers de la vaccine...

Edward Jenner (1749-1823)

...La « matière de Boulogne »



En février 1823, il y a donc deux cents ans, disparaissait le médecin britannique Edward Jenner.

« Jenner n'existe plus ; l'Angleterre déplore sa perte ; l'humanité en gémit. Celui qui fut le plus utile aux hommes en découvrant la Vaccine et qui leur donna ce préservatif contre la plus hideuse maladie, est mort à Berkeley le 21 février 1823, à 74 ans. Comblé des honneurs et de la reconnaissance de sa nation, il emporte dans l'éternité le titre de *Bienfaiteur du genre humain*. Son nom est immortel. Ses vertus publiques et privées ont mis le sceau à tout ce

qui peut faire le complément d'un intéressant panégyrique ; mais il ne m'appartient pas de l'entreprendre ». Ainsi s'exprimait le docteur Louis Valentin (1758-1829) de Nancy, un des biographes du disparu. Le docteur Valentin, toujours lui, nous rapportait les derniers moments du défunt :

« La veille, il était joyeux et s'était couché en bonne santé ; le 21 février, il se leva à son heure ordinaire et descendit à sa bibliothèque ; mais ne paraissant pas au déjeuner, on envoya un domestique qui le trouva étendu sur le parquet, la tête appuyée sur le fauteuil où il s'asseyait. On le saigna, et on lui donna les secours les plus convenables, en attendant le Dr. Baron de Gloucester, qui arriva à Berkeley, 4 heures après l'accident. Le côté droit était paralysé. La pupille contractée était tout-à-fait insensible à la lumière ; le pouls petit, très irrégulier, les extrémités froides, la respiration fortement stertoreuse, annonçaient l'approche de la mort qui eut lieu dix-sept heures après l'attaque ». Le docteur Valentin ajoutait : « Le Dr. Baron, qui jouissait, depuis longtemps, de sa confiance et de son amitié, doit publier la biographie de cet illustre médecin et ses nombreux manuscrits : à la fin de mai, personne, à Londres, n'avait encore prononcé son éloge ; peu d'hommes en sont plus dignes (d'éloge) dans toute la rigueur de l'acception. La bonté de son âme et toutes ses belles qualités ont toujours mis Jenner à l'abri d'aucun reproche. On était heureux de pouvoir converser avec lui. Sa douceur, et la force persuasive de son éloquence, commandaient partout la confiance et l'admiration ».

Edward Jenner... un simple médecin de campagne



« The old vicarage » (« l'ancien vicariat » disparu de nos jours), maison natale d'Edward Jenner à Berkeley

« L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux ».

Ainsi s'exprimait ce même docteur Valentin dans sa *Notice historique sur le docteur Jenner, suivie de notes relatives à sa découverte de la vaccine*, parue en 1823 :

« Si l'avantage de ce sentiment me fut en quelque sorte départi par Jenner ; si, pendant dix années, j'eus le bonheur d'entretenir avec lui une correspondance suivie, après avoir fait, en 1803, un voyage pour le connaître, pour en recevoir des leçons, et après avoir visité le berceau de la Vaccine, j'ose espérer qu'en faveur de ces motifs, on m'excusera d'essayer ici de lui payer un tribut de gratitude et de mêler quelques pleurs à ceux de ses nombreux amis et de ses admirateurs. Le précis de l'histoire de sa découverte suffirait seul pour son éloge.

Edouard Jenner, né le 17 mai 1749, était le plus jeune des fils du Révérend Etienne Jenner, recteur de Rockhampton et vicaire de Berkeley dans le Gloucestershire. Son père possédait des propriétés considérables dans ce comté ; il y vivait indépendant et sans avoir besoin de solliciter aucun avancement dans l'état ecclésiastique. Sa mère était fille d'un

ministre de l'église anglicane, Henry Head, prébende de Bristol, vivant à Berkeley. Jenner ayant perdu son père de bonne heure, fut dirigé dans ses études par son frère aîné Etienne, qui lui prodigua ses soins et sa tendresse.

Il avait un second frère nommé Henry : l'un et l'autre étaient ecclésiastiques. Le dernier était père de Henry Jenner, chirurgien de Berkeley, qui a beaucoup contribué à la propagation de la Vaccine, et dont le nom, paraît souvent dans l'histoire de cette inoculation.

Après avoir fini ses études classiques à Cirencester et avoir appris les premiers principes de la chirurgie chez Daniel Ludlow, de Sudbury, il entra à Londres, en 1770, chez le célèbre John Hunter, le plus grand anatomiste de l'Angleterre, dont il fut pendant deux ans l'élève particulier. Le maître s'aperçut bientôt des heureuses dispositions de son disciple, des belles qualités de son âme, et il réussit à développer en lui le germe du vrai talent. L'amitié qu'il lui portait ne cessa qu'à sa mort. Les condisciples de Jenner assurent que Hunter avait tant d'estime pour lui et une si haute idée de ses lumières, qu'il lui offrit une association dans ses travaux qui étaient extraordinairement lucratifs. Hunter désirait donner des leçons d'histoire naturelle sur un plan très vaste ; il connaissait l'ardeur et la persévérance de Jenner dans les recherches sur cette science : une pareille acquisition eut été pour lui d'un grand secours ».



Edward Jenner en 1803
(National Portrait Gallery, Londres)



John Hunter (1728-1793)
(Hunterian Museum, Londres)

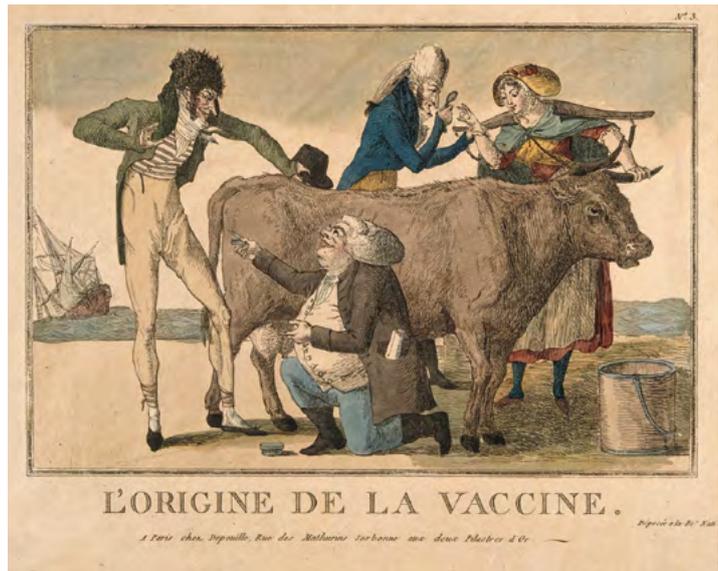
L'élève et le maître :

« Ni les avantages d'une association aussi honorable, ni ceux qu'on lui offrait aux Indes Orientales, ni le choix qu'on avait fait de lui comme naturaliste pour le voyage du capitaine Cook avec sir Joseph Banks, ne purent détourner Jenner de ses plus douces affections, surtout de celle qu'il portait à son frère. Rien, selon lui, n'était au-dessus des charmes de son pays natal. Il retourna à Berkeley et il y exerça sa profession avec des succès qui lui firent bientôt une réputation digne de son mérite.

En 1788, Jenner épousa Miss Catherine Kingscote, sœur du colonel Robert de Kingscote, dans le Gloucestershire, famille respectable et des plus anciennes de ce comté, de laquelle il a eu deux fils et une fille. Ses occupations devenant beaucoup trop étendues et fatigantes par l'exercice des deux branches de l'art, il abandonna la chirurgie, reçut le grade de docteur en médecine, et se procura plus de loisirs pour cultiver la physiologie et l'histoire naturelle. Son amour pour ces sciences lui avait cependant fait trouver, quelquefois auparavant, des occasions propres à satisfaire son inclination favorite ».

« Mais ce qui établit surtout les droits de Jenner à l'immortalité, c'est sa précieuse découverte des propriétés du cow-pox dès l'année 1776...; c'est la constance admirable avec laquelle il a conduit ses recherches et la perfection qu'il leur a donnée avant de les publier ».

Le docteur Valentin continuait : « Jenner publia sa découverte au mois de juin 1798. (*An inquiry into the causes and effects of the variolae vaccinae, a disease discovered in some of the western counties of England, particularly Gloucestershire and known by the name of the cow-pox*). Dans cet ouvrage qui fit une sensation si extraordinaire, il présente vingt-trois observations parmi lesquelles on voit que des sujets, longtemps après avoir gagné le cow-pox ou petite vérole des vaches, n'ont pu contracter la variole, quelque moyen qu'on eût employé pour la leur communiquer ; on en voit d'autres fournissant du fluide vaccin pour l'insérer



à plusieurs enfants ou adultes ; puis ceux-ci subissant la contre-épreuve variolique ».

Quittons maintenant le docteur Valentin qui nous pardonnera de l'avoir abondamment cité, pour donner la parole à Jenner lui-même¹:

« Mes recherches sur la nature de la vaccine commencèrent, il y a environ vingt-cinq ans. Mon attention sur cette singulière maladie fut d'abord excitée pour avoir observé que, parmi les personnes que j'étais souvent appelé à inoculer dans les campagnes, il s'en trouvait plusieurs auxquelles il m'était impossible de communiquer l'infection de la petite vérole ; quelques précautions que je pris. Je découvris que ces dernières avaient eu une maladie qu'elles appelaient la petite vérole des vaches, dont elles avaient été atteintes en trayant des vaches affectées d'une éruption particulière sur les mamelles. Je découvris, de plus, que cette maladie éruptive paraissait avoir été, comme de tout temps, dans les fermes de ce pays, et qu'il existait une opinion assez vague sur ses effets préservateurs de la petite vérole ; mais je m'aperçus aussi que cette opinion était nouvelle : car tous les fermiers âgés déclaraient que dans leur enfance on en avait jamais eu l'idée ; circonstance dont je me rendis raison très facilement pour savoir qu'autrefois les gens du peuple étaient rarement inoculés de la petite vérole.

¹ Grâce à la traduction (édition de 1804) du comte de Laroque de *On the origin of the Vaccine Inoculation*, 1801.

Dans le cours des recherches que je fis pour éclaircir ce sujet, qui, ainsi que tous ceux d'une nature compliquée et obscure, présentait un grand nombre de difficultés, je découvris que plusieurs de ces individus qui paraissaient avoir eu occasionnellement la vaccine, ayant été ensuite inoculé avec la matière varioleuse, en avait reçu l'infection tout comme s'ils n'avaient pas déjà senti les effets de la vaccine. Cette circonstance m'engagea à demander aux praticiens de mon voisinage quel était leur sentiment sur ce point, ils furent tous d'accord que la vaccine ne pouvait être nullement considérée comme un préservatif certain de la petite vérole. Cette décision tempéra, pendant quelques temps, l'ardeur de mes recherches ; mais cependant ne l'éteignit pas. En avançant dans la carrière où je m'étais engagé, j'eus la satisfaction de découvrir que les vaches étaient sujettes à plusieurs espèces d'éruptions ; qu'elles étaient toutes contagieuses, et pouvaient conséquemment se communiquer aux mains des personnes employées à les traire ; et que, quelque fut la nature de l'infection ainsi reçue, on ne l'appelait pas autrement dans les fermes que *Cow Pox* (petite vérole des vaches). Je surmontai ainsi un grand obstacle, et je conclus qu'il fallait établir une distinction entre ces maladies éruptives ; je donnai à l'une le nom de *véritable vaccine*, et celui de *fausse* à toutes les autres ; parce qu'elles n'ont aucune propriété préservative, n'affectant pas du tout le système...

En cherchant des éclaircissements sur la vaccine occasionnelle, je fus frappé de l'idée qu'il était peut-être possible de propager cette maladie par inoculation ; et d'après les procédés de la petite vérole, en tirant d'abord le virus² d'un ulcère de la vache, l'inoculant sur un sujet, et continuant ensuite de le faire passer d'un individu à un autre. J'attendis quelques temps, avec une inquiète impatience, l'occasion de mettre cette théorie à l'essai. Enfin cette époque arriva. La première expérience fut

faite sur un jeune homme du nom de Phipps, sur le bras duquel on inséra du virus vaccin, tiré de la main d'une jeune femme qui avait été occasionnellement infectée par une vache. Malgré la ressemblance de la pustule qui survint en conséquence au bras de ce jeune homme, avec les pustules de la variole inoculée, comme l'indisposition qui l'avait accompagnée fut à peine sensible, j'avais de la peine à me persuader que ce sujet fut à l'abri de recevoir l'infection de la petite vérole ; cependant ayant été inoculé, quelques mois après avec le levain varioleux, il résista complètement à cette contre-épreuve. Ce fait me donna plus de confiance ; et aussitôt que je pus m'approvisionner de virus vaccin, je fis des arrangements pour une série de vaccinations.

Nombre d'enfants furent successivement vaccinés de bras à bras ; et plusieurs mois après ils furent tous exposés, sans effet, à l'infection de la petite vérole ; les uns par inoculation, et les autres par la contagion de l'air. Le résultat de ces expériences me conduisit progressivement dans un plus vaste champ d'expériences ; je le parcourus non seulement avec une grande attention, mais encore avec une pénible sollicitude. Je fis part au public de cette découverte, dans un traité que je publiai au mois de juin 1798. Les deux années suivantes 1799 et 1800, je rendis public le résultat de mes expériences ultérieures.

La défiance et le scepticisme qui s'élevèrent naturellement dans l'esprit des gens de l'art, lorsque j'annonçai une découverte aussi peu attendue, ont maintenant presque entièrement cessé. Plusieurs centaines d'inoculateurs, d'après leurs propres expériences, ont positivement attesté que la vaccine inoculée est un préservatif certain contre la petite vérole ; et je ne craindrai point d'exagérer la vérité, si j'avance que des milliers d'entr'eux sont prêts à suivre leur exemple : car l'espace qu'occupe aujourd'hui ce nouveau mode d'inoculation est vraiment immense. Cent mille individus, au moins, ont déjà été vaccinés dans les royaumes unis d'Angleterre et d'Irlande. En Europe et ailleurs, le nombre de ceux qui ont déjà joui du

² Ambroise Paré utilise déjà en 1575 l'expression « virus vérollique ». Le mot latin « virus » signifie « poison, suc des plantes, humeurs d'un animal ».



« Blossom » c'est-à-dire « Fleur », la vache par qui tout est arrivé, peinte par Stephen Jenner (1732-1797), frère du docteur.

bienfait de cette découverte, est incalculable ; et il est maintenant devenu incontestable que l'extinction de la petite vérole, l'un des fléaux les plus redoutables de l'espèce humaine, doit être le résultat final de cette nouvelle pratique ».

Edward Jenner fut-il le premier vaccinateur de l'Histoire ?

C'est donc dans l'ouvrage *An Inquiry into the causes and effects of the variolae vaccinae³, a disease discovered in some of the western counties of England, particularly Gloucestershire and know by the name of the Cow-pox*, imprimé à ses frais en 1798 à Londres, que Jenner décrit ses expériences (« cases » dans le texte anglais traduit par « exemples » dans l'édition française de 1800) dont la première vaccination effectuée par ses soins :

« Dix-septième exemple :

Première expérience faite avec le virus vaccin chez Sarah Nelmes en 1796.

Pour observer avec plus de soin les progrès de l'infection,

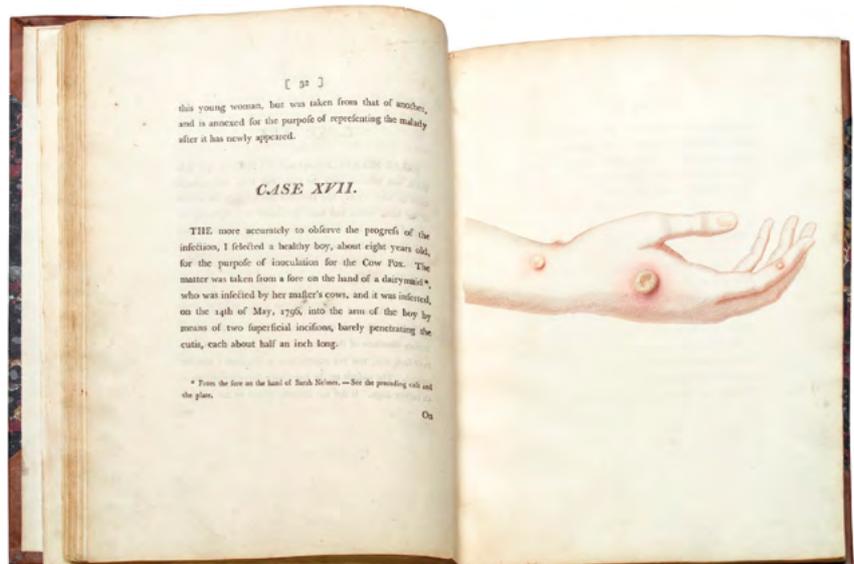
³ « Recherche sur les causes et les effets de la petite vérole des vaches, une maladie découverte dans quelques comtés de l'ouest de l'Angleterre, spécialement dans le Gloucestershire et connue sous le nom de petite vérole des vaches ».

je choisis un garçon âgé de huit ans, plein de force et de santé, dans le dessein de l'inoculer avec le virus vaccin. Je recueillis la matière dans un des ulcères de Sarah Nelmes (voir le seizième fait).

Le 14 de mai 1796, j'en fis l'insertion sur le bras du jeune homme, au moyen de deux incisions superficielles, l'une et l'autre de la longueur d'un demi-pouce.

Le septième jour, il se plaignit d'une petite douleur aux glandes subaxillaires, et le neuvième jour il ressentit quelques frissons ; perdit l'appétit et eut un léger mal de tête. Pendant toute la journée il continua à être visiblement indisposé. Il eut durant la nuit un sommeil agité, mais le lendemain il fut parfaitement bien portant.

Dans la vue de m'assurer si ce jeune homme, après avoir éprouvé une aussi légère affection dans le système, était à l'abri de la contagion de la petite vérole, il fut inoculé le premier de juillet, l'année suivante, avec la matière variolique. Je lui fis plusieurs piqûres et incisions sur les deux bras, et j'y introduisis ce ferment avec tout le soin possible. Il n'en résulta rien de grave ; j'observai seulement sur les bras ce que nous avons presque toujours vu, quand celui qui a eu ou le *Cow Pox* ou la petite vérole, est derechef inoculé. Plusieurs mois après cette contre-épreuve, il fut inoculé pour la



Page du livre de Jenner de 1798 mentionnant la vaccination du 14 mai 1796 et montrant le bras de la donatrice, Sarah Nelmes



Lancette ayant appartenu à Edward Jenner.

Les lames en métal furent plus tard remplacées par de l'ivoire pour permettre une meilleure conservation de la matière vaccinale.

seconde fois avec le levain variolique : cette dernière opération non plus ne produisit aucun effet sensible sur sa constitution, et prouva de nouveau l'effet préservateur de la vaccine ».

Conscient du danger qu'il lui avait fait subir, Jenner fit don plus tard au jeune homme d'un cottage à Berkeley. Reconnaisant, James Phipps assista en 1823 aux obsèques de son vaccinateur. Il mourut en 1851, soit 55 ans après sa vaccination.

A la question posée dans notre sous titre, il faut cependant répondre : non, Edward Jenner ne fut pas le premier vaccinateur de l'Histoire.

Au printemps 1774 un fermier du village de Yetminster (sud de l'Angleterre, dans le Dorset, à l'ouest de Southampton), eut l'idée très audacieuse pour l'époque de prélever de la matière sur une vache infectée par la vaccine et de l'inoculer à sa famille : il préserva ainsi sa femme et ses deux fils du terrible mal qui sévissait alors dans cette région. Ce fermier se nommait Benjamin Jesty (1736-1816).

Voici le récit de son expérience :

« Quand la petite vérole fit rage dans le voisinage et que l'inoculation fut introduite dans le village (Yetminster), inquiet pour la sécurité de sa famille, il lui vint à l'esprit cet expédient. Il y avait eu dans sa famille, deux servantes, qui après

avoir été infectées par les vaches, et sachant que c'était un préservatif de la petite vérole, avaient soigné, l'une son frère, l'autre, son neveu. Cette circonstance amena M. Jesty à communiquer par inoculation l'affection de la vache à sa famille. A cet effet, il les transporta dans un champ d'une ferme voisine, et, comme il a été raconté, réalisa l'opération sur place ».

Le fermier avait été souvent entendu dire :

« Pour sa part, il préfère contracter l'infection d'un animal inoffensif, comme une vache, sujette à si peu de désordre, que de l'attraper d'un corps humain, susceptible de si nombreuses maladies ; et qu'il avait expérimenté pour sa part, que la petite vérole accidentelle de la vache n'était pas dangereuse comme l'infection varioleuse ; et que, par suite, il lui semblait de peu de risque d'introduire de la matière de la vache dans le corps humain, dont déjà, nous mangeons sans danger, la chair et le sang, dont nous buvons le lait, et dont nous nous couvrons de la peau de cet animal inoffensif ».

Comment se fait-il que cette découverte resta sans suite ? « Une solution facile sera toute trouvée dans la personnalité de ce fermier



Cette œuvre de 1879 (de Gaston Mélingue) qui est plus une fresque qu'un tableau, se trouve dans le grand escalier de l'Académie de médecine à Paris.

Elle illustre la première vaccination de 1796 par Jenner.

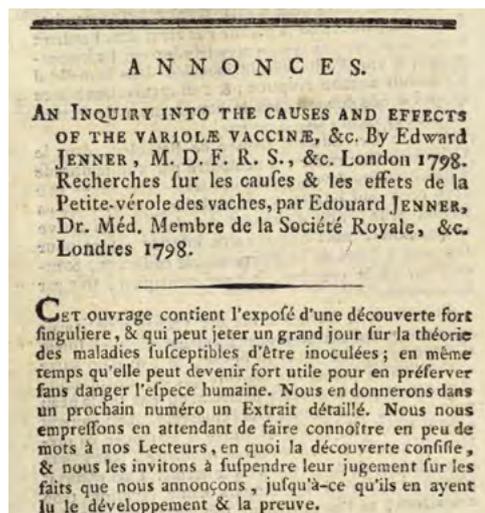
ingénieux dont les préoccupations étaient bien éloignées de la médecine, de la littérature ou de la science... ». « Un chirurgien du voisinage perdit presque sa clientèle sur la simple déclaration qu'il allait continuer l'expérimentation hardie et pleine de succès ». On mesure combien la prévention et les préjugés étaient très forts contre ce procédé tellement innovant ! Edward Jenner eut-il connaissance de cette tentative précoce d'introduire le virus de la vaccine dans le corps humain ? Selon toute vraisemblance, non. En 1803, lorsqu'il déposa une demande d'indemnité pour couvrir les frais de ses recherches, et qu'il eût vent de l'expérience de Benjamin Jesty, il s'écria : « It's a trick ! - C'est une tricherie ! » tant il se sentit lésé. Si Edward Jenner ne fut pas le premier vaccinateur de l'Histoire, c'est bien lui qui établit la vérité sur le nouveau procédé et le promut à travers le monde grâce à ses nombreux correspondants. Conscient des contestations possibles, le docteur Valentin citait d'ailleurs en tête de son ouvrage :

« Une vérité appartient à celui qui la prouve (La Harpe) ».

La vaccination et sa propagation

« Le mot de *Vaccine*, expliquait le professeur Odier⁴, par lequel nous avons les premiers hasardé de traduire le nom anglais de la maladie dont il est ici question, (*cow pox*) a été généralement adopté, même en Angleterre, où l'on en a étendu l'usage jusqu'à en faire un autre substantif (*vaccination*) qui exprime très heureusement l'inoculation de cette maladie. Celui-ci suppose encore au moins dans notre langue, le verbe *vacciner* et ses participes. Nous n'hésitons pas à les employer les uns et les autres, comme beaucoup plus commodes que les périphrases par lesquels il faudrait les remplacer. S'il est un

Néologisme pardonnable, c'est celui qui dérive de la nature des choses ; et quand on se trouve forcé de forger un nouveau mot pour exprimer une chose nouvelle, c'est suivre le génie de la langue que d'adopter avec le mot ses dérivés, comme on l'a fait dans le temps pour les mots : *inoculation*, *inoculer*, *inoculateur*, etc, innovation qui fut adoptée par l'Académie Française ».



Annonce parue dans la *Bibliothèque Britannique* en 1799



Docteur Antoine Aubert
(1772-1820)
(Bibliothèque de Genève)

C'est au médecin genevois Antoine Aubert (1772-1820), « jeune médecin, plein de connaissances et de zèle » qu'il reviendra de faire un lien efficace entre l'Angleterre et la France. Dès 1799, il est à Paris où il s'intéresse à la découverte de Jenner. Il s'attelle à la traduction des ouvrages du docteur Woodville.

« le citoyen Aubert, ayant conçu le projet de passer en Angleterre pour suivre les inoculations de vaccine que l'on y pratiquait, la Commission de l'École de Médecine, et celle de l'Institut, réunies, rédigèrent une série de questions sur lesquelles il fut prié de procurer des réponses précises ». Aussitôt arrivé en Angleterre, le docteur Aubert se rend à Londres auprès

⁴ *Bibliothèque Britannique*, note des pages 262 et 263 du tome 15, 1800.

du docteur Woodville qui l'accueille avec chaleur et bienveillance. Au terme de son séjour londonien, le docteur Aubert confie au professeur Odier de Genève, ses impressions⁵ :

« Je suis à présent convaincu de la vérité des assertions des Drs. Jenner et Woodville. La vaccine est sûr contre la petite vérole. Elle n'est pas contagieuse : elle n'a aucun symptôme dangereux, ou seulement grave. J'ai eu le bonheur de trouver un ami dans la personne de Mr. Woodville. Le nombre de ses inoculations est déjà, à présent, tout près de 4 000. Il m'a instruit, il m'a fait part de ses lumières, avec une bonté et une philanthropie rares. Il m'a placé dans son hôpital, me confiant le soin d'inoculer moi-même et d'observer par mes yeux. Ainsi j'ai vu dans un espace de temps très court un nombre de faits que je n'eusse pas rencontré dans une pratique particulière de plusieurs années. Vous savez que dans ce pays-ci tout se fait sur une grande échelle. Outre 70 malades que nous avons dans la maison, il y en a constamment 6 ou 700 qui, après s'y être fait inoculer, retournent chez eux et ne viennent passer en revue que tous les deux jours... ».

Le docteur Aubert persuade avec succès le docteur Woodville de venir à Paris pour aider ses confrères français et promouvoir la nouvelle pratique de la vaccination. Le 26 prairial de l'an VIII (18 juin 1800) vers 20 heures, le navire « *Borsumborg* » sous pavillon neutre entrainé dans le port de Boulogne en provenance de Londres via Altona (alors ville danoise). A son bord se trouvaient, entre autres, les trois médecins, Woodville, Aubert et Nowell, ce dernier accompagné de sa femme et de leur jeune fils⁶.

« Ce fut une bien douce satisfaction pour les habitants de Boulogne, en proie depuis longtemps aux ravages de la petite vérole, de voir revenir au milieu d'eux, pour les soustraire à ce terrible fléau, le docteur Nowell qui, dans

l'affreux temps de la terreur, avait été forcé de quitter la France.

Rendu à ses anciens concitoyens, il fut animé du désir le plus vif de venir à leur secours. Il ne crut pas pouvoir le faire d'une manière plus efficace qu'en leur offrant ses soins pour l'inoculation de la vaccine, dont il venait d'étudier la pratique dans le lieu même où cette découverte avait été faite.

M. Woodville, en se rendant à Paris, vaccina à Boulogne deux enfants⁷, et laissa ainsi au citoyen Nowell le germe de la vaccine dont il a fait usage depuis.

Quelques temps après sa rentrée, vu de mauvais œil par quelques hommes jaloux et ennemis de la nouvelle méthode d'inoculer, il lui fut enjoint de quitter la France sous vingt-quatre heures. Il dut aux démarches du comité de Paris, et surtout au zèle et au crédit du citoyen Guillotin, le rapport d'un ordre si inattendu.

Depuis cette époque, rien n'a coûté à l'activité infatigable du citoyen Nowell. Il a introduit la vaccine dans plusieurs villes environnantes. Le nombre de ses vaccinations se monte à mille ».

Laissons encore une fois la parole aux acteurs de l'époque, en l'occurrence le docteur Nowell lui-même⁸ :

« Vous désirez connaître, Citoyen, les résultats que j'ai obtenus de la nouvelle inoculation connue sous le nom de *vaccine*. Comme c'est vous qui, le premier, l'avez accueillie, quand le docteur Woodville, le docteur Aubert et moi l'avons, pour la première fois introduite en France ; comme c'est par vous qu'elle a triomphé de la coalition des préjugés, des intérêts et des passions, qui avaient armé contre elle jusqu'à l'autorité supérieure ; vous devez, plus que personne vous intéresser aux

⁵ Lettre du 9 mai 1800, écrite de Londres (*Bibliothèque Britannique*, série sciences et arts, tome 14, page 282 à 284).

⁶ *Thomas Michael Nowell and his « Matière de Boulogne » : A Neglected Figure in the History of Smallpox Vaccination*, par Elinor Meynell, 1987, *Journal of the Royal Society of Medicine*.

⁷ En fait trois petites filles : une nommée « Beugny », sans doute Egalité (sic) Buigny (1793-) ; Sophie Hédouin (1799-) et Marie Spitalier (1796-).

⁸ *La décade philosophique, littéraire et politique* du 10 nivôse de l'an 9 (31 décembre 1800) (Rapport fait par le citoyen Nowell au citoyen Masclat, sous-préfet de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer).

succès et à la propagation d'une découverte qui, sans vous, aurait été repoussée avec le vaisseau qui l'apportait à vos concitoyens.

Depuis le mois de fructidor que je suis de retour, à Boulogne, j'ai inoculé de la vaccine cent soixante sujets de tout âge mais la plupart enfants. Ces diverses expériences qui toutes ont eu le plus grand succès, ont invariablement développé ce caractère de bénignité, qui établit d'une manière incontestable la supériorité de la nouvelle sur l'ancienne inoculation : et la différence qu'on aura occasion de remarquer dans quelques-uns des résultats ne fera que confirmer cette supériorité. Tous les enfants et adolescents que j'ai inoculés, ont continué, pendant tout le cours de l'expérience à se livrer, à leurs jeux et à leurs exercices ordinaires, sans qu'il en soit résulté le moindre inconvénient. Les adultes ont dans le même cas suivi leurs occupations habituelles, et n'éprouvent d'ordinaire qu'un sentiment de malaise, très court, et tout au plus un léger mouvement de fièvre... ».

« Quand le Dr Woodville visita Paris pour y introduire l'inoculation de la vaccine ; il prit de la matière à la fois sur un fil enfermé dans une bouteille munie d'un bouchon en verre, et entre deux fines plaques de verre à l'abri de l'air, ce qui réussit bien à Boulogne, comme il sera mentionné ci-après⁹... ».

« Le Dr Woodville commença l'inoculation de la vaccine sur trois enfants à Boulogne où il débarqua d'abord pour se rendre à Paris, et les confia aux bons soins du Dr Nowell, un médecin anglais, qui désirait envoyer de



*Docteur William Woodville
(1752 -1805)*



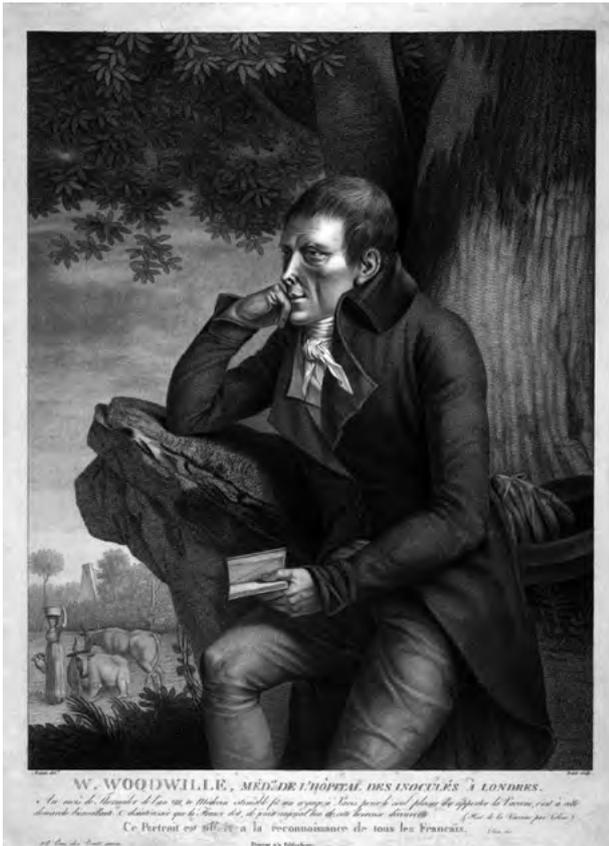
*Portrait du docteur Thomas
Michael Nowell (1760-1807)
vers 1785, (Gawthorpe Hall
près de Burnley, Lancashire,
lieu de naissance du docteur)*

la matière vaccinale sur des lancettes à Paris, dès que les bras de ces enfants en auraient produit une quantité suffisante dans ce but. Cette précaution s'avéra très heureuse ; car, cinq jours plus tard, quand la matière de la même pustule fut utilisée à Paris, elle ne produisit aucun effet ; et le cow-pock que le Dr Thouret avait reçu de Genève, et qui n'était pas depuis plus de quatre ou cinq jours sur un fil, se montra également incapable de produire la maladie (la vaccine). Comme le thermomètre de Réaumur, à cette époque, à Paris voisinait fréquemment les 29 degrés (36,25 °C), il fut conclu que ces échecs fournissaient une preuve que la matière vaccinale ne conservait pas aussi longtemps son efficacité par temps chaud que par temps tempéré ou froid. La déception due aux essais précédents, quoiqu'il en soit, ne dura pas longtemps. L'inoculation à Boulogne avait été un succès ;

et de ce fait le Dr Woodville fut approvisionné de matière, à Paris, qui lui donna entière satisfaction. Le fils unique du Dr Colon fut la première personne inoculée dans cette ville ; et d'autres médecins, en vue d'attester de leur confiance en la nouvelle inoculation, firent de même. Le Dr Woodville eût alors la satisfaction d'en voir la pratique se répandre, non seulement parmi les enfants des différents hôpitaux, mais aussi dans les familles privées à Paris, où, sans aucun doute, elle deviendra bientôt générale. A Boulogne, l'inoculation de la vaccine avait continué par le Dr Nowell, qui dernièrement a transmis à Paris un rapport sur le nombre de ceux à qui il a transmis la maladie (la vaccine)¹⁰.

⁹ *Observations on the cow-pock* par John Coakley Lettsom (1744-1815), Londres, 1801, page 26.

¹⁰ *Ibidem*, pages 33 et 34. Voir le rapport cité ci-dessus.



William Woodville, médecin de l'hôpital des inoculés à Londres

« Au mois de thermidor de l'an VIII, ce médecin estimable fit un voyage à Paris, pour le seul plaisir d'y apporter la Vaccine, c'est à cette démarche bienveillante et désintéressée que la France doit de jouir aujourd'hui de cette heureuse découverte » (Histoire de la Vaccine par Colon). Ce Portrait est offert à la reconnaissance de tous les Français.

A Paris, le docteur Guillotin, résumait la situation au douze maires de la capitale, dans une lettre ouverte publiée dans le Moniteur Universel du 11 ventôse an 9 :

« Inventée en Angleterre par le docteur Jenner, suivie d'abord avec le plus grand succès par les médecins anglais, et ensuite par plusieurs médecins allemands, genevois, etc, cette méthode n'a été connue en France qu'il y a environ un an, par les soins du citoyen Laroche foucauld-



Portrait du duc de Laroche foucauld-Liancourt, créateur du Comité central de Vaccine en France (en mai 1800)

Liancourt. En germinal dernier, le citoyen Liancourt publia un prospectus, dans lequel il annonça, d'après les observations faites en Angleterre, que la vaccine est une maladie beaucoup plus légère que la petite-vérole inoculée, qu'elle n'est pas contagieuse comme elle, et que cependant elle préserve de la petite-vérole.

Cette annonce était brillante ; mais plus on promet, plus il était important de s'assurer si l'on tiendrait parole. Cette certitude ne pouvait s'obtenir qu'en vérifiant les faits. Pour y parvenir, le citoyen Liancourt ouvrit une souscription dont le produit pût fournir aux frais des expériences nécessaires pour constater en France la vérité de ces assertions. Un grand nombre de citoyens zélés s'empressent de souscrire ; la société des souscripteurs s'assemble ; elle nomme un comité d'administration pour régler les dépenses ; les fonds provenant de la souscription y ont suffi jusqu'à présent ; il en sera rendu compte.

La société nomme aussi un comité médical pour faire les expériences. Ce comité s'est livré au travail qui lui a été confié, avec la plus constante activité, depuis son établissement jusqu'à ce jour. Déjà il a fait plus de mille vaccinations, sans avoir observé le moindre accident ; pas un des vaccinés n'a été alité un seul jour... ». En 1823, ce comité prenait le nom d'Académie de Médecine.

Une forte opposition

La vaccination eut ses partisans zélés et enthousiastes mais aussi des opposants farouches. Le Rapport de 1803 du Comité soulignait la grande opposition rencontrée dans l'opinion publique :

« Pendant ses premiers essais, un puissant parti d'opposition organisait ses moyens d'attaque contre la nouvelle méthode. Des craintes



Caricature anglaise due à la Société anti-vaccine ou « les merveilleux effets de la nouvelle inoculation ». La peur d'être « envachiné » était forte à l'époque.

chimériques étaient répandues, des dangers imaginaires étaient allégués pour affaiblir la confiance, ou l'empêcher de naître. Quelques succès obtenus ne pouvaient en imposer à ceux qui multipliaient ainsi les obstacles, ne pouvaient commander à l'opinion, et une seule circonstance qui paraissait défavorable, appuyée par des bruits mensongers, suffisait pour tenir les esprits en suspens.

Aujourd'hui tout se tait devant les avantages démontrés de la nouvelle méthode. Les essais les plus multipliés, les épreuves les plus décisives, les autorités les plus imposantes, une approbation unanime et générale dans toute la France comme dans tout l'univers médical, ont dissipé les doutes, amené la conviction, et forcé au silence ceux même des adversaires que l'évidence n'a pas convertis ».

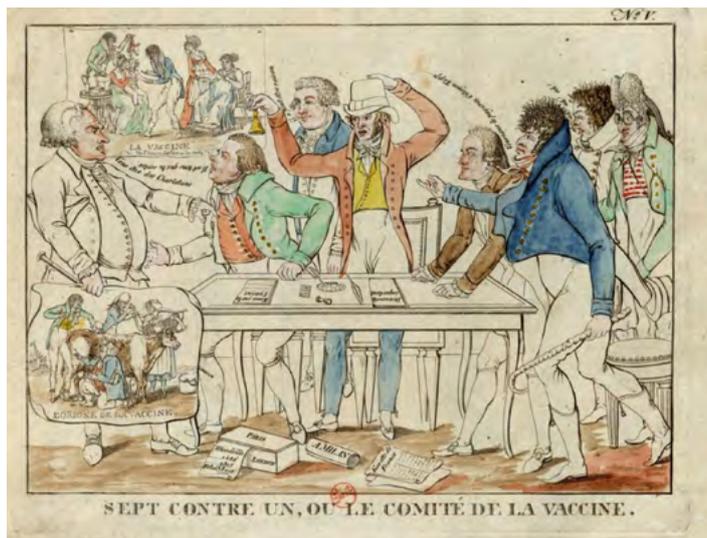
Tout se tait ou presque ! En 1825, un père inconnu dont le fils touché par le terrible mal, avait heureusement survécu, témoignait, non sans mal, de son point de vue dans un journal parisien :

Monsieur le Rédacteur.
Paris, ce 26 septembre 1825. J'ai lu dans les journaux, et particulièrement dans le *Journal des Débats* du 25, un extrait de la dernière séance tenue par l'Académie

Royale de Médecine : il paraît que la vaccine a donné lieu à quelques discussions fort animées ; cependant je vois que les Membres de l'honorable Faculté n'ont encore conclu à rien ; on avait néanmoins beaucoup parlé, et je ne doute pas que la sonnette de M. le Président n'ait été souvent mise en exercice. La vérité est que jusqu'à présent on n'a pris aucun parti. Faut-il féliciter l'Académie de Médecine de cette sage hésitation ? Je ne le crois pas ; il est facile de prévoir qu'on adoptera le procès-verbal dans tout son entier ; c'est-à-dire, qu'il sera enjoint aux 60 000 ouvriers qui affluent à Paris tous les ans, de se faire vacciner, sans quoi ils seront tenus de mourir de faim dans leurs départements ; l'heureux

Parisien n'aura plus à craindre le contact du porteur de charbon, du tailleur de pierre, et du robuste limousin.

Déjà M. le curé de St.-Roch propose de refuser les secours de la charité à ceux qui n'admettent pas la nécessité de la vaccine ; ainsi, M. le Rédacteur, *sans la vaccine, point de salut* ; on ne peut sans la vaccine ni demander du travail, ni solliciter l'aumône ; si cela continue,



« Le citoyen Tapp (à gauche), officier de santé, invité par le maire du 7^{me} arrondissement de Paris à se rendre aux séances qui ont pour objet l'opération de la vaccine, répond qu'il s'en gardera bien, qu'il n'a pas de temps à perdre et qu'il regarde cette découverte comme une pure charlatanerie » (*Histoire de l'introduction et des progrès de la vaccine en France par François Colon, 1801*) Gravure, BnF.

on ne pourra se présenter au spectacle, dans une promenade publique, ou même au café, sans un certificat de vaccine, comme autrefois il fallait être muni d'une carte de sûreté qu'on plaçait sur son chapeau ; les corps-de-garde auront le droit de vous arrêter dans la rue, et de vous sommer d'exhiber la preuve que vous n'êtes point rebelle à la médecine.

Qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait ici la moindre exagération de ma part ; on se plaît à craindre les effluves de la classe ouvrière presque toujours dispersée dans les places publiques ou dans les ateliers ; on doit avec plus de raison redouter ces mêmes effluves de la part d'individus pressés les uns contre les autres, dans les spectacles, dans les promenades, dans les réunions quelconques. Ainsi, grâce aux craintes philanthropiques de quelques fougueux partisans de la vaccine, nous allons être réduits à fuir le contact de nos semblables, et à désirer de vivre dans les bois. On dit que la Junte apostolique domine l'Espagne ; nous ne pouvons rien envier à ce pays ; *la Junte Médicale domine la France* ; elle y exerce un pouvoir souverain ; elle parle, et toutes les administrations, toutes les autorités obéissent à ses ordres ; dans son amour-propre effréné, elle, proclame un seul principe conservateur des peuples : c'est la vaccine ; tout doit plier devant ce principe.

« Vous affirmez que la vaccine est une découverte utile ; eh bien ! donnez le temps à la vérité de percer parmi nous ; il y a plus à craindre de votre violence que du mal lui-même ; nous voyons dans vos efforts, plutôt un orgueil mal déguisé, que le désir de rendre service au genre humain ; nous avons le droit de disposer, comme nous l'entendons, de notre conscience et de notre pensée ; laissez-nous, à plus forte raison, disposer de notre fragile poussière. Vous m'accuserez sans doute de ne pas croire à la vaccine ; vous m'avez rendu indécis.

Mais la question n'est pas là encore pour moi, j'admets que la vaccine soit bonne, utile et nécessaire ; mais je dirai de la vaccine ce que Rousseau a dit de la médecine ; *qu'elle vienne sans les vaccinateurs*. Ils nous feront plus de

mal par leur amour-propre qu'ils ne nous feront de bien par leurs savantes découvertes ».

Arguments qui nous interpellent encore aujourd'hui !

Edward Jenner : les dernières années

Laissons de nouveau la parole au docteur Valentin :

« Une telle révolution dans l'art de guérir dut changer la situation de Jenner. Quel que fût son attachement pour la vallée de Gloucester, il se vit obligé de quitter ces lieux chéris : les circonstances de sa découverte rendirent sa présence à Londres absolument nécessaire. Tout son temps fut consacré à une immense correspondance chez l'étranger et à fournir à son pays tous les éclaircissements et les instructions dont on avait besoin ».

« Tous les étrangers qui visitaient Jenner, trouvaient chez lui un accès très facile : beaucoup d'amabilité, de complaisance, d'instruction et la simplicité qui sied au vrai mérite. On ne le quittait point sans éprouver un sentiment d'admiration, de respect et de reconnaissance ».

Comblé d'honneurs, Jenner, retourna dans son pays natal, se consacrer au service des pauvres, lui qui aurait pu être médecin du grand monde à Londres. Du fond de sa retraite Jenner s'occupa de la propagation de la vaccine. Un de ses amis nous raconte ainsi une de ses visites chez lui :

« J'arrivai à Berkeley vers les neuf heures du matin, et allai voir aussitôt mon ami. Il allait justement se mettre à déjeuner. Après les compliments d'usage et quelques questions réciproques sur la santé de nos amis, nous déjeunâmes ensemble. Notre conversation, comme on se l'imagine bien, changea bientôt de sujet, et tomba sur la matière intéressante qui, depuis quelques temps, captivait l'attention du public, c'est-à-dire la découverte de la vaccine. J'appris avec douleur les nombreuses entraves que l'envie, le préjugé, l'ignorance avaient apportées au progrès de cette pratique salutaire, et ensuite avec un sensible plaisir sa rapide introduction dans presque toutes les

contrées du globe. Le salon dans lequel nous étions avait vue sur un tapis vert agréable, d'un côté duquel régnait une allée, visible d'endroits à autres à travers les arbres, et qui se terminait enfin par un épais bosquet. J'avais observé, durant notre conversation, un grand nombre de femmes avec des enfants dans leurs bras ou à leur côté, traversant l'allée et se dirigeant vers le bosquet qui alors me les dérobait. Cette remarque piqua très fort ma curiosité, et je ne pus m'empêcher d'interrompre la conversation, pour demander à mon ami ce que cela signifiait. « J'ai depuis quelque temps, me dit-il, la coutume de consacrer une matinée de la semaine, à inoculer les pauvres et comme c'est aujourd'hui le jour, vous voyez accourir ces bonnes gens des villages voisins. Au milieu de ces arbres est un petit pavillon que j'ai approprié aux vaccinations : c'est le *Temple de Vaccina* ; et comme un prêtre zélé, ajouta-t-il en souriant, je suis toujours jaloux de le trouver rempli de fidèles. Mais après déjeuner vous m'accompagnerez et verrez comment cela se passe.

J'acceptais avec plaisir la proposition, et quelques minutes après, nous nous rendîmes au pavillon. Il était déjà rempli de pauvres gens avec leurs enfants : mon ami examina d'abord les bras de ceux qu'il avait vaccinés la semaine précédente, et ensuite vaccina les autres, en recommandant expressément à leurs parents de les lui amener exactement au jour fixé. J'éprouvais quelque peine en entendant quelques-unes de ces mères exprimer des doutes

qui leur avaient été suggérés par les préjugés du dehors ; mais le docteur possède bien l'art de convaincre, et je pris plaisir à remarquer les manières douces et insinuantes qu'il employait pour calmer leurs terreurs. « C'est pour moi une réflexion bien douce, me dit-il, – après que ces bonnes gens furent partis – quand je songe que ces pauvres enfants sont garantis des maux que la maladie épouvantable que je travaille à extirper leur auraient occasionnés ; et quand je considère la multitude d'individus qui ont déjà profité du bienfait que j'ai eu le bonheur d'annoncer à l'univers, et de ceux qui en goûteront les effets par la suite, ma satisfaction est si vive, et ma reconnaissance envers l'Être infini, que je reconnais comme le dispensateur de toutes les bénédictions, est si profonde, que j'ai peine à rendre ce que j'éprouve ».

Le docteur Valentin, toujours lui, poursuivait :

« Lorsque je quittai Londres pour revenir en France, à la fin de juin 1803, à raison de la reprise des hostilités, Jenner me remit une note, avec prière de la faire publier à mon arrivée ; c'est ce que j'ai fait en ces termes : « Messieurs, le Dr. Jenner, à qui le genre humain a tant d'obligations, m'a chargé de faire connaître, par la voie des papiers publics, l'expression de sa vive reconnaissance pour la multitude de lettres et d'ouvrages imprimés que les nombreux partisans de sa doctrine et ses amis, parmi les Français, lui ont adressés au sujet de l'inoculation de la Vaccine. Il les prie d'agréer ses excuses de ce qu'il n'a pas encore pu trouver, jusqu'à présent, quelques jours de



« Temple de Vaccina » à Berkeley chez Edward Jenner (peinture avec Jenner, à gauche, et photographie, à droite)

relâche pour leur répondre et les remercier. Des soins particuliers de famille..., et les affaires nombreuses qui l'occupent journellement, ayant absorbé tout son temps, l'ont mis dans l'impossibilité de s'acquitter d'un devoir bien cher à son cœur. Il reconnaît aussi ce qu'il doit à des sociétés qui lui ont envoyé des diplômes d'associé. Il promet de réparer ce retard, au moins en partie, aussitôt qu'il trouvera une occasion favorable, et qu'il sera plus libre ».

Et de continuer :

« Quand il était défendu de communiquer, même par lettre, avec les Anglais, ou les pays occupés par leurs troupes, je continuais à correspondre avec Jenner : quelquefois, c'était par la Sicile, les côtes de Barbarie, ou par Gibraltar. Il y avait longtemps qu'on n'avait pas entendu parler de lui à Paris, lorsqu'en 1810 j'en donnai des nouvelles au Comité central de Vaccine. Mr. le Dr. Husson fit publier dans les journaux l'extrait suivant : « Les amis de l'humanité et les admirateurs des hommes célèbres et utiles, apprendront sans doute avec intérêt des nouvelles du Dr. Jenner : il vient d'écrire à Mr. le Dr. L. Valentin, à Marseille. Il mande que les détails qu'il reçoit de toutes les parties du monde, sur les succès et les progrès de l'inoculation de la Vaccine, remplissent son cœur de joie et de gratitude. Son bonheur augmenterait beaucoup si la paix lui permettait de faire un voyage en France, et de visiter ses nombreux amis du continent... ». Malheureusement le docteur Jenner ne réalisa jamais ce rêve. Son ombre est cependant présente à Boulogne, port de débarquement où passaient de nombreux Britanniques.

La statue d'Edward Jenner à Boulogne

En janvier 1857, la Société des sciences industrielles, arts et belles-lettres de Paris, à l'initiative du docteur Benestor Lunel, un de ses membres les plus actifs, proposa l'érection d'une statue du grand Homme.

Le lieu choisi fut la petite place des Bains à proximité du pont Marguet à Boulogne :

« Érigée en cet endroit, la statue d'Edward Jenner, disait le maire, sera l'un des premiers

objets qui frapperont les regards de l'étranger dans le trajet du port à la gare du chemin de fer, et vice versa. Nos résidents anglais aimeront aussi, on peut l'affirmer, à rencontrer, sur une terre française, la statue de l'un de leurs plus célèbres compatriotes, jugé digne par le gouvernement de son pays de prendre rang sur la place de Trafalgar, à Londres, parmi les illustrations britanniques auxquels des monuments ont été consacrés. Cette satisfaction sera d'autant plus vive et réelle que le monument élevé à Boulogne sera une œuvre française ».

« L'artiste choisi pour l'exécution de la statue, M. Eugène Paul, auteur de la statue de Jeanne d'Arc, villageoise, exposait son œuvre sous la colonnade de l'École de médecine. C'est là que nous avons vu, pour la première fois, en 1858, le modèle de la grande figure scientifique qui va sous peu orner l'une de nos places. L'artiste a représenté Jenner debout. Sur le socle de la statue sont inscrits les mots : *France, Angleterre*. L'attitude de Jenner et l'expression de sa physionomie indiquent la méditation ;



La statue de Jenner, place des Bains à Boulogne, avant 1907



La statue de Jenner, place des Bains à Boulogne, avant 1907
Journal « L'Illustration » du 30 septembre 1865)

dans sa main droite il tient une lancette, sa main gauche repose sur quelques volumes, ses ouvrages, rassemblés sur une colonne antique brisée. L'artiste a groupé, comme emblèmes, à côté de Jenner, une coupe et un serpent ; et au bas d'une feuille de papier déroulée, une vache, animal sur lequel l'illustre médecin anglais a découvert le vaccin ». C'est en 1865 que la statue est inaugurée.

Malheureusement, en avril 1889, à la veille de la visite officielle du Président de la République (Sadi Carnot) pour l'inauguration de la digue qui porte son nom, le maire de Boulogne constatait que : « La statue de Jenner ainsi que le socle où elle est posée et la grille qui l'entoure sont dans un état qui laisse beaucoup à désirer.

La rouille envahit la statue, le piédestal se dégrade, les inscriptions sont presque effacées, la grille n'a pas été repeinte depuis longtemps ; enfin le terrain voisin n'est l'objet d'aucun entretien. Il importe que l'ensemble du monument soit d'urgence l'objet des réparations urgentes et indispensables ».

La direction de l'Hôtel des Bains signalait encore en avril 1904 : « Je vous signale le mauvais état et la malpropreté de la place Jenner. Cette place est très négligée et il s'y dégage une odeur insupportable, de plus la statue de Jenner sert de cible et est entourée de pierres jetées par les enfants du quartier ».

Depuis 1907, le pauvre Jenner, relégué près de la Tour Françoise à l'ombre des remparts et presque oublié, médite sans doute sur la fragilité de la gloire terrestre.

Laissons maintenant la conclusion du présent article au professeur Louis Odier qui, dès 1799, traçait en une sorte de vision, la voie de l'avenir¹¹ :

« Quelques uns de nos lecteurs trouveront peut-être que nous les entretenons trop souvent de la vaccine. Mais nous les prions de considérer que si l'on peut se flatter que l'inoculation de cette maladie préserve sûrement d'un fléau aussi destructeur que la petite vérole, sans être jamais suivie d'aucun accident mortel, et ni courir le risque de propager dans les environs, une épidémie dangereuse, c'est ici une découverte importante, surtout si, comme le présume le Dr. Pearson, cette maladie pouvait préserver aussi de plusieurs autres poisons, tels que la rougeole, la fièvre rouge, la coqueluche, etc. Un des journalistes qui ont rendu compte de son ouvrage, va jusqu'à demander, si, ce virus inféré dans les morsures faites par un animal enragé, ne pourrait pas changer celui de la rage, et convertir ces morsures en des ulcères semblables à ceux qu'il produit lui même, et par conséquent exempts de tout danger ; si le même changement ne pourrait pas avoir lieu en conséquence de son application sur un ulcère cancéreux, etc. Quelque soit le peu de probabilité de toutes ces conjectures, qui sont certainement trop hasardées ; elles méritent, cependant, ainsi que tout ce qui est relatif à l'origine, à la nature et aux effets d'une maladie aussi singulière que la vaccine, un examen approfondi ». La rage sera vaincue en 1885, la coqueluche en 1926, la rougeole en 1963, et combien d'autres depuis...

Bruno HAFREINGUE

¹¹ *Bibliothèque Britannique*, tome 11, an VII, pages 311 et 312.